

Avec « Le Consentement », Vanessa Springora dépeint les ressorts de l'emprise

Dans un récit circonstancié et implacable paru le 2 janvier, Vanessa Springora revient sur la relation traumatisante qu'elle a eue à 14 ans avec l'écrivain Gabriel Matzneff, sous le regard complaisant du milieu littéraire.

Par [Christine Rousseau](#)
Le Monde, 10/01/2019

Le livre. *Le Consentement* de Vanessa Springora n'était pas encore paru qu'à la mi-décembre 2019 éclatait « l'affaire Gabriel Matzneff », du nom de l'écrivain sulfureux, peu connu du grand public, avec lequel, il y a trente ans, l'auteure, alors âgée de 14 ans, eut une relation traumatisante. Le dossier fut promptement commenté et instruit sur les réseaux sociaux, où, au milieu d'invectives et de condamnations à l'emporte-pièce, était pointée la mansuétude à la fois d'une époque – celle des années 1970-1990, où on louait sur le plateau d'« Apostrophes » les multiples talents de séducteur de Gabriel Matzneff – et d'un milieu littéraire jusqu'alors épargné par la vague #metoo. Émergeait alors une autre facette de la toute-puissance symbolique de la littérature en France, un pays qui, jusqu'à récemment, n'hésitait pas à célébrer – notamment avec le prix Renaudot de l'essai en 2013 – un écrivain qui, dans son œuvre, et singulièrement son journal, n'a jamais caché son goût (pour les très jeunes filles et garçons) *Les Moins de seize ans* (titre de l'un de ses livres paru en 1994 et réédité en 2005 aux éditions Léo Scheer).

Tout au long d'un récit circonstancié et implacable, porté par une écriture ferme, incisive et irisée d'une douleur discrète, Vanessa Springora ne cesse d'interroger la complaisance d'un milieu où elle officie comme directrice des éditions Julliard. Et qu'elle connaît très bien pour y avoir grandi.

Fille unique de parents qui se séparent lorsqu'elle a 5 ans, elle a fait très tôt, par l'entremise de sa mère, attachée de presse dans l'édition, du « royaume des livres » son « terrain de jeu » favori. Quand d'autres, auréolés du prestige de l'écrivain, le conçoivent comme leur terrain de chasse... « *Un père aux abonnés absents qui a laissé dans mon existence un vide insondable. Un goût prononcé pour la lecture. Une certaine précocité sexuelle. Et surtout un immense besoin*

d'être regardée ; toutes les conditions sont maintenant réunies », résume-t-elle aux prémices de l'histoire.

L'envoûtement

Vanessa a 13 ans et « G » (c'est ainsi qu'elle désigne Matzneff) avoisine les 50 ans, lorsqu'ils se rencontrent au cours d'une soirée où sa mère l'a « *traînée* ». Svelte, élégant, « *maîtrisant sur le bout des doigts les codes du dîner mondain* », l'écrivain séduit son auditoire et, plus encore, la jeune fille dont il épie les moindres gestes. « *Jamais un homme ne m'a regardé de cette façon-là* », note-t-elle. Après le regard mi-intrigant mi-amusé, un furtif contact dans la voiture de sa mère, qui reconduit « G » chez lui, parachève l'envoûtement.

Quelques jours après, elle reçoit une lettre d'un style onctueux, dans laquelle il la vousoie, manière de la considérer comme une adulte. Avec cette première missive d'une longue série – il lui écrira parfois deux fois par jour –, « G » commence à tisser sa toile de papier. Avant de quadriller le quartier où elle réside pour provoquer inopinément une rencontre. « *Je m'habitue maintenant à la possibilité de tomber sur lui, note-t-elle, si bien que sa présence invisible m'accompagne sur le chemin du collège.* » Leur premier rendez-vous n'a pas encore eu lieu que déjà elle est fascinée par cet homme qui conjugue l'aura protectrice d'un père absent et le prestige de l'écrivain. Sous le charme, elle succombe aux avances de ce mentor qui l'élève au rang de muse.

Rien n'y fera : ni sa mère qui, apprenant sa liaison (dont elle finira par s'accommoder), lui lâche un jour : « *Tu n'es pas au courant que c'est un pédophile ?* » ; ni les signaux que lui adresse son corps ; ni les convocations de « G » à la brigade de mineurs. Pire : celui qui instrumentalise sa vie autant que la littérature joue de ces menaces pour donner un tour dramatiquement romanesque à l'idylle. Faisant ainsi de sa compagne une complice, et instillant par là même le poison de la culpabilité.

Les différents ressorts de l'emprise

L'inconstance de Matzneff, ses mensonges, son rapport névrotique au corps et surtout la découverte de son journal, où il décrit ses séjours sexuels à Manille « *en quête de cul frais* », mettront fin au sortilège. Mais pas à l'emprise littéraire.

De la séduction à l'isolement, de la dépossession de son histoire, de ses mots, de ses lettres à son effacement, Vanessa Springora dépeint les différents ressorts de l'emprise. Une mécanique d'autant plus pernicieuse qu'elle se pare ici d'atours littéraires. « *Toute son intelligence, écrit-elle encore, est tournée vers la*

satisfaction de ses désirs et leur transposition dans un de ses livres. » Là même où l'esthète et bienfaiteur comme il aime à se représenter, enferme ses proies, dépeintes en complices consentantes ou en ingrates. Et que dire de la littérature, sinon qu'instrumentalisée en arme de séduction et de dépossession, elle aura servi d'alibi à un milieu littéraire aujourd'hui ébranlé par ce *Consentement*.

Là n'est pas le moindre mérite de ce récit longuement mûri après des années de « *cure de paroles* » et de voyages pour se reconstruire. Des années fragmentées que parachève ce livre de rassemblement où, en entremêlant les voix et les émotions de l'adolescente qu'elle fut, mais aussi de la femme, de la mère et de l'éditrice qu'elle est devenue, Vanessa Springora se réapproprie enfin son histoire. Prenant enfin le chasseur à son propre piège, elle tisse un texte cathartique qui fera date.

« Le Consentement », de Vanessa Springora, éd. Grasset, 206 p., 18 euros.

[Christine Rousseau](#)